

Mes rencontres avec Lénine

Sergueï Malychev

Au lendemain de la Révolution d'octobre, je fus attaché⁴⁷ au commissariat du peuple du Travail, installé au Palais de Marbre. Là avait siégé au début de la Révolution de Février le ministre de Kérenski, [Matvéï Skobélev](#), et, après lui, [Kouzma Gvozdev](#). Lorsque le pouvoir des Soviets fut proclamé, l'appareil du ministère se déclara en grève et quitta le Palais avec les ministres. À notre arrivée, il était vide et nous fûmes obligés de forcer les bureaux fermés pour avoir accès à la documentation. Dans les couloirs erraient encore, comme des ombres, les jeunes princes, fils de Constantin Constantinovitch. On disait que la princesse mère elle-même se trouvait encore là. Notre commissaire [Chliapnikov](#) avait donné à plusieurs reprises l'ordre d'expulser du palais la famille princière, mais on tardait à le faire. Les jeunes princes en profitaient pour évacuer petit à petit les biens du palais, et on les mit finalement à la porte.

Les premiers jours, nous étions une dizaine au commissariat du peuple du Travail, puis d'autres nous rejoignirent. En dehors de Chliapnikov, je me rappelle de ses deux adjoints [V. Schmidt](#) et G. Fédorov, ainsi que de [Vinokourov](#) qui était alors chargé des assurances sociales. Il y avait encore les camarades Tilinski et I. Kadatski, un ancien ouvrier de l'usine Vyborgski. Outre les communistes, notre appareil comptait cinq camarades sans-parti. Nous ne tardâmes pas à développer une intense activité. Ayant dirigé avant la révolution l'organisation du conseil des chômeurs et de nombreuses grèves, je fus affecté à la commission des conflits du travail.

En cette qualité, j'avais affaire aux administrations d'un grand nombre d'entreprises nationalisées, réquisitionnées, municipales ou devenues propriété de l'État par d'autres voies. Je m'appliquais à faire respecter les intérêts des ouvriers, du pouvoir prolétarien, et surtout à assurer la marche normale de la production. Mais les administrations commencèrent au contraire à retenir les salaires des ouvriers, et beaucoup de leurs membres abandonnaient leurs fonctions. D'autres administrateurs, sous la pression des ouvriers ou obéissant à leurs propres intérêts, venaient nous voir, se déclarant prêts à participer à la gestion de l'industrie, mais nous avertissant qu'ils n'avaient pas d'argent pour payer les travailleurs.

Je me rappelle la visite d'un groupe d'ingénieurs avec le communiste [Karpov](#) en tête. Une délégation d'ouvriers des usines chimiques de l'Oural les accompagnaient. Les commissions mixtes d'ouvriers et de représentants des administrations, formées par notre commissariat, cherchaient les moyens pour payer les ouvriers et acquérir la matière première indispensable à la production. Mais elles se heurtaient aux administrations des entreprises qui ne faisaient rien pour les aider. Karpov et les ingénieurs des usines de Bondioug avaient réussi, eux, à trouver les moyens pour garantir la main-d'œuvre et l'achat des matières premières aux usines chimiques de l'Oural.

La réquisition des entreprises se faisait dans la plupart des cas sur l'initiative des comités d'usine. Les masses ouvrières des coins les plus reculés du pays envoyaient leurs délégations au commissariat du peuple du Travail, et nous devions répondre aux questions qu'elles nous posaient à ce propos.

Au cours d'une de nos rencontres, Lénine m'avait dit qu'il fallait charger quelque camarade de surveiller les usines de guerre, afin de prendre d'utiles mesures à leur égard : en effet, une foule de personnes n'y faisaient rien tout en prétendant travailler. Ayant milité avant la révolution dans ces

47 Les souvenirs de S. Malychev sur V. Lénine furent écrits en 1933. (NR.)

usines, je mentionnai tout de suite celles où la situation était particulièrement grave à ce point de vue, et tout d'abord les poudreries d'Okhta. À peine dix pour cent des anciens cadres prolétaires s'y trouvaient encore, les autres étant des fils de commerçants, de koulaks ou de propriétaires fonciers qui avaient voulu échapper au service militaire. Ils étaient plus de dix mille, et cette masse hostile au bolchévisme pouvait être utilisée, le cas échéant, par nos ennemis.

Je dis également à Lénine que deux communistes de ces usines, les camarades Jouk et Kaminski (morts au front par la suite), visitant le commissariat du peuple du Travail avaient raconté des choses incroyables sur le désordre qui régnait là-bas. D'importantes réserves de poudre, dynamite, pyroxyline, mélinite, traînaient partout à découvert, pouvant provoquer à tout instant une terrible explosion, d'autant plus que les ouvriers semblaient se soucier peu du danger qu'ils couraient dans les poudreries, la production exigeant l'emploi de l'alcool, certains n'hésitaient pas à le boire, puis s'endormaient sur les explosifs à demi fabriqués, une cigarette allumée aux lèvres. Selon les spécialistes, une explosion aux usines d'Okhta porterait les plus graves préjudices à la ville de Pétrograd.

Profondément impressionné, Lénine m'autorisa à prendre immédiatement les mesures nécessaires pour éviter ce danger. Une commission fut constituée (Jouk, Kaminski et moi) en vue de faire évacuer les poudreries d'Okhta. Le premier point de notre programme consistait à transporter ailleurs le plus vite possible les réserves d'alcool. Si les éléments influencés par les menchéviks s'opposaient à ces mesures, nous attendrions que le vent souffle du côté de la cité ouvrière pour laisser l'alcool s'écouler jusqu'à la dernière goutte dans le ruisseau ; le moment venu, l'opération fut menée à bien sans l'intervention des mitrailleuses et des soldats prêts à entrer en scène.

Le deuxième point consistait à congédier sur-le-champ les ouvriers des poudreries qui s'étaient embauchés pendant la guerre sans avoir exercé ce métier auparavant.

Cela était plus difficile parce que le syndicat des ouvriers de l'industrie chimique se trouvait aux mains des menchéviks, et ceux-ci opposaient une série de revendications à notre décision de chasser de l'entreprise les éléments non prolétariens. Ils exigeaient, par exemple, le paiement aux congédiés de sommes énormes à titre de compensation (insalubrité, accidents), sommes que nos banques n'avaient pas alors la possibilité de nous fournir. Nos pourparlers à ce sujet avec les représentants menchéviks du syndicat traînaient en longueur ; ils ne voulaient rien céder, mais sous la pression des vieux syndiqués ils diminuèrent à la fin les taux de compensation proposés au début et consentirent à remettre l'examen médical à un médecin du commissariat du Travail (les médecins menchéviks désignés antérieurement compliquaient les choses de propos délibéré).

Lénine s'intéressait à chacun de nos pas dans ce sens et je lui rendais compte presque tous les jours de notre activité. Mais je n'arrivais pas à trouver le médecin dont nous avons besoin : la corporation médicale à Pétrograd et ailleurs était hostile au bolchévisme et la plupart des médecins, fidèles aux décisions du congrès Pirogov⁴⁸, s'opposaient au pouvoir des Soviets et étaient peu disposés à défendre les intérêts du pouvoir prolétarien au nom du commissariat du Travail. Je me suis adressé, en quête d'un médecin, au camarade Vinokourov, chargé au commissariat des Assurances sociales, mais celui-ci me fit savoir qu'il ne pouvait pas se passer d'un seul des quelques médecins communistes qui se trouvaient à sa disposition. Je pris alors le parti d'aller à Borovitchi où la doctoresse Kadobnaïa-Malychéva dirigeait l'hôpital militaire, affecté au zemstvo de cette ville, pour la prier de nous aider. De retour aux poudreries avec le médecin, je me suis rendu compte immédiatement que la situation avait changé sensiblement en notre faveur. Je ne me rappelle plus si le syndicat en question fut frappé d'interdiction ou si l'on s'est limité à arrêter quelques-uns des meneurs menchéviks, mais le fait est que les disputes cessèrent et que l'évacuation des usines d'Okhta put se poursuivre normalement.

48 Congrès Pirogov : conférences des médecins russes convoquées par la Société des médecins russes à la mémoire du grand chirurgien et anatomiste N. Pirogov. (N.R.)

Avec le soutien de Vladimir Ilitch, nous nous sommes vite entendus avec l'administration des chemins de fer, le commissariat du peuple des Voies de communication, et un plan fut tracé en vue d'évacuer les ouvriers des poudreries embauchés pendant la guerre aux lieux d'où ils étaient venus. Ainsi des convois spéciaux furent formés pour transporter directement de Schlüsselbourg et de Pétrograd les ouvriers originaires de la région de Tver et ceux de Perm, Viatka, Smolensk, et ainsi de suite.

Lénine se préoccupait beaucoup des réserves d'explosifs des usines d'Okhta. Le danger augmentait du fait de l'offensive déclenchée par les Allemands contre Pétrograd. Secondés de plusieurs officiers d'artillerie, nous décidâmes qu'une partie de ces explosifs serait cachée dans des cabanes spécialement aménagées dans les bois voisins, alors que le reste serait jeté dans les lacs situés à proximité. Ce travail fut réalisé d'abord avec ma participation, puis sans moi sous la direction de nos communistes, Jouk y compris.

Vers janvier 1918, les cadres du commissariat du peuple du Travail s'étant complétés, Lénine et Sverdlov m'invitèrent à aller travailler au commissariat du Ravitaillement. Le camarade [Chlikhter](#) qui se trouvait alors à la tête du commissariat en question avait été désigné commissaire extraordinaire au stockage des denrées en Sibérie laissant à sa place son adjoint, [D. Manouïlski](#). Je fus nommé par celui-ci membre du Conseil de l'approvisionnement et dirigeai les activités ayant trait à l'échange des marchandises et au stockage des grains en Sibérie. Je rédigeai un projet prévoyant l'envoi en Sibérie dans les plus brefs délais de deux convois chargés de marchandises, ainsi que le départ d'un groupe de camarades présidé par moi afin d'organiser les échanges là-bas. Vladimir Ilitch approuva mon plan et je me mis à sa réalisation.

Parmi les marchandises envoyées en Sibérie, il y avait de la poudre, du plomb de chasse et d'autres choses indispensables aux chasseurs sibériens. Nous les fîmes parvenir, le camarade Ilmer et moi, dans les différentes régions de la Sibérie et notamment dans celle de l'Angara où nous avions purgé sous le tsarisme des peines d'exil. Des partisans m'ont raconté par la suite que grâce à ces munitions ils ont rendu la vie dure à Koltchak.

Fin avril 1918, le commissaire extraordinaire Chlikhter me chargea, à l'issue d'une conférence économique, d'aller acheter au centre les marchandises dont on avait besoin en Sibérie en vue du prochain stockage du blé.

Au moment de mon départ d'Omsk, il était clair déjà que les légionnaires tchécoslovaques se préparaient au combat en Sibérie et dans l'Oural. Il y avait eu l'incident entre une unité tchécoslovaque et le Soviet de Tchéliabinsk, et d'autres faits semblables. La situation était telle qu'on s'attendait à chaque instant à l'offensive du corps tchécoslovaque, mais Trotski, nommé alors commissaire aux Forces armées, se croisait les bras sans rien voir.⁴⁹

Lorsque je suis revenu à Pétrograd, notre gouvernement se trouvait déjà à Moscou. Ici, avec l'aide de Maria Ilinitchna ou de quelqu'un d'autre, je ne me rappelle plus au juste, je fus reçu par Lénine. Quant à l'achat du blé sibérien il n'en était pas question ; tout indiquait qu'on ne pourrait pas exécuter cette tâche de sitôt, et la nécessité d'organiser l'échange des marchandises tombait du même coup. Le rapport que je fis à Vladimir Ilitch sur la situation en Sibérie le laissa encore plus convaincu qu'il fallait

49 Trotski fut Commissaire du peuple à la Guerre tout du long de la Guerre civile et au-delà. On s'étonnera bien sûr que Lénine ait laissé à un poste aussi décisif pour la survie du pouvoir des Soviet un homme qui se « *croisait les bras* »... C'est bien là d'ailleurs tout le paradoxe des mensonges staliniens sur Lénine où il est présenté à la fois comme un génie infaillible à qui rien n'échappe et comme un homme s'entourant d'une multitude invraisemblable de traîtres et d'incompétents... (Note MIA)

éclaircir d'urgence les intentions des forces tchécoslovaques et se préparer à la riposte. Un commissaire spécial envoyé sur-le-champ en Sibérie ne tarda pas à confirmer dans un télégramme à Lénine que le corps tchécoslovaque se tenait prêt à attaquer.

Revenu à Pétrograd, après mon entretien avec Vladimir Ilitch, je suis allé voir au commissariat du Ravitaillement de l'Union des communes du Nord, le camarade Voskov, mon vieil ami du temps de la clandestinité. Pétrograd étant alors en proie à la disette, il m'invita à travailler avec lui à la solution de cet angoissant problème, et j'acceptai.

Nous avons besoin de marchandises pour les échanger contre le blé. Il était donc nécessaire de connaître les réserves dont Pétrograd disposait. Cette question résolue, je proposais à Voskov d'organiser une expédition sur la Viatka et la Kama qui, par l'intermédiaire des boutiques-chalands, achèterait le blé aux paysans de ces régions. Selon mes calculs, les réserves en blé de la région de Viatka s'élevaient à trois millions de pouds tout au moins.

Voskov approuva mon projet et me conseilla de l'exposer sur le palpier. Ma proposition fut adoptée par le Conseil des commissaires du peuple de l'Union des communes du Nord et je me suis mis aussitôt à l'œuvre.

Me rendant à Moscou avant le départ de l'expédition, je me suis fait un devoir de communiquer à Lénine l'entreprise des boutiques-chalands.

— Je ne m'y connais guère dans cette question, déclara Vladimir Ilitch, mais je crois d'après vos paroles, camarade Malychev, que ça ira, et nous vous donnons tout notre appui.

Plein de joie, je ne puis résister au désir d'exposer à Lénine les détails de notre entreprise. Il me laissa parler, puis demanda :

— Et où se trouvera votre centre ?

— Sur nos chalands.

Mais Vladimir Ilitch voulait savoir où se trouverait le point de transbordement, et je lui expliquai que nous disposerions à cette fin de dépôts de marchandises sur les bords de la Kama et aussi au port fluvial de Kotelnitch.

— Et si vous êtes coupés de ces dépôts par les Tchécoslovaques ?

N'ayant pas songé à cette éventualité, je dus réfléchir un instant.

— Nous distribuerons nos marchandises un peu partout, en sorte que l'ennemi ne pourra pas s'en emparer. Et si nous sommes encerclés, nous lutterons, nous minerons les ponts et les voies ferrées pour empêcher l'adversaire de battre en retraite.

— Avez-vous des armes ?

— Des fusils et des balles.

— Il vous faut encore de quoi faire sauter les ponts.

Et Vladimir Ilitch me donna un billet au nom de Mouralov, commandant des troupes de la région de Moscou, le priant de nous livrer des explosifs du dépôt de Kotchétoïka (où se trouvaient les munitions évacuées).

Aux termes d'un contrat conclu avec l'Union des communes du Nord, devenu son mandataire, je m'engageai à acheter le blé aux paysans d'après les tarifs établis pouvant payer en argent comptant ou en nature.

L'expédition fluviale à la région de la Volga ne trompa pas nos espoirs. Nous réussîmes à acheter aux paysans dès les deux premiers jours, 42 mille pouds de blé. Je conduisis le premier chaland chargé de précieux grains à Omsk d'où ils furent expédiés en train à la destination désignée. Répondant à un télégramme où il était dit que le succès de notre entreprise dépassait les meilleurs pronostics, Lénine nous félicita et nous précisa où il fallait envoyer le blé acheté.

Je suis revenu à Moscou en automne. Lénine s'intéressa beaucoup aux détails de notre travail.

— Expliquez-moi, camarade Malychev, comment vous fixez le prix du blé et celui des marchandises.

— Les prix ? demandai-je sans comprendre.

— Oui, d'après quel critère ?

— C'est très simple, Vladimir Ilitch. Lorsque le blé était à 60 kopecks le poud, les marchandises coûtaient tant, lorsque son prix augmenta de quatre fois et demie, ceux de nos marchandises augmentèrent dans la même proportion et parfois plus.

— Vous ne vous basez donc pas sur les indices du marché ? Vous décidez vous-mêmes de tout ?

— Impossible autrement, Vladimir Ilitch, car ces indices changent actuellement au hasard des circonstances. Lorsque les paysans peuvent circuler librement et quand il y a beaucoup de blé au marché, les prix sont assez bas ; lorsque l'offre diminue à la suite d'un encerclement par un quelconque général Doutov⁵⁰, ils montent en flèche.

— Et les paysans acceptent vos conditions ?

— Oui, car ils savent que sans nos boutiques-chalands ils seraient obligés d'acheter ces marchandises aux prix du marché noir. Or, ceux-ci sont moins avantageux que les nôtres fixés sur le prix de leur blé.

J'allais oublié de dire qu'en me voyant entrer, Lénine eut de la peine à me reconnaître. Entendant ma voix, il s'écria :

— Ah, c'est vous, camarade Malychev ! Mais vous avez l'air d'un vrai koulak ! Ne vous rasez pas, je vous en prie ! Je ne saurais vous dire à quel point votre barbe vous donne l'air d'un koulak !

Mes entretiens d'alors avec Lénine se rapportaient surtout à l'achat du blé aux paysans. Mais Vladimir Ilitch, au courant de ma participation aux opérations militaires dans la région de la Volga, ne manquait jamais de me demander des renseignements sur ce sujet aussi.

50 Doutov, Alexandre (1879-1921). Pendant la Première Guerre mondiale, commande le 1er régiment de cosaques d'Orenbourg. Le 5 octobre 1917, il est élu ataman de l'armée cosaque d'Orenbourg et entre en lutte contre le pouvoir des soviets à l'est de la Volga du Sud et dans l'Oural. Dispersées une première fois, ses troupes se reformèrent avec la révolte tchécoslovaque. En mars 1921, le reste des troupes s'enfuit en Chine. (Note MIA)

En décembre 1919, dès mon arrivée à Balakovo où se trouvait alors notre expédition, le camarade Frounzé⁵¹, par téléphone, m'appela à Samara. Le trajet en chemin de fer étant trop long, je fis le voyage à cheval rejoignant au bout de quatre ou cinq jours, à l'état-major, les camarades Frounzé, Lioubimov, [Kouibychev](#) et d'autres.

Frounzé m'annonça que je devais envoyer l'expédition, mes subordonnés et les marchandises au front du Turkestan, conformément à la décision du Comité central, d'accord avec Lénine. Le lendemain ou le surlendemain, je recevais directement du Q. G. le document du Bureau politique me mettant à la disposition du Conseil militaire révolutionnaire du Turkestan, afin d'organiser là-bas une ample campagne économique et culturelle au sein des masses, et au début janvier 1920, notre expédition se mit en route.

En janvier 1921, de retour à Moscou, j'ai revu Lénine et nous nous sommes entretenus au sujet de la situation au Turkestan. À en juger par les questions qu'il me posa, j'ai compris que notre politique économique se trouvait à la veille de grands changements devant déterminer le développement de notre industrie, le rétablissement de l'agriculture ruinée et des échanges commerciaux entre la ville et la campagne.

Le Xe Congrès du parti⁵² allait se tenir bientôt. Le jour de son ouverture à la salle Sverdlov, je m'y rendis sans me munir au préalable d'un laissez-passer, estimant que je serais reconnu par mes vieux camarades de clandestinité. Je fus déçu : le service de garde ne me laissa pas entrer, ma tenue de combattant de l'Armée rouge ne m'aida en rien en l'occurrence. J'essayai de les convaincre, non sans naïveté, que je n'étais pas un étranger au parti, lorsque je sentis quelqu'un me prendre par le bras, me pousser en avant. C'était Vladimir Ilitch. Il ne me lâcha qu'après m'avoir placé à la table du présidium. Assis sur le bord de ma chaise, je ne savais que faire quand, profitant d'un moment où Lénine parlait avec quelqu'un, je me sauvai vers les couloirs.

La tension était extrême à ce congrès. Terriblement épuisé économiquement par la guerre impérialiste et par la guerre civile, notre pays, et notamment le prolétariat, traversait une des périodes les plus difficiles de son histoire. Malgré la misère, les privations de toute sorte, les travailleurs supportaient héroïquement les souffrances imposées par la lutte, mais l'opposition dans les rangs du parti cherchait à semer le mécontentement, et en mars 1921 les divergences politiques s'étaient envenimées au plus haut point.

Outre les difficultés dans les usines, à la campagne, le gouvernement soviétique dut faire face à la révolte de Cronstadt⁵³.

L'opposition multipliait ses attaques, et les représentants de chacun de ses groupes profitaient de toutes les occasions pour s'élever contre le parti et contre Lénine en personne. Vladimir Ilitch, malgré

51 Frounzé, Mikhaïl Vassiliévitch (1885-1925), ouvrier, bolchevique depuis 1903. Arrêté, déporté et évadé de Sibérie en 1915. Après Février 1917, membre de l'organisation militaire bolchevique. Participe à l'insurrection de Moscou en Octobre. Commissaire du District militaire de Jaroslavl (1918), commandant de la IV^e Armée en décembre. Commandant du groupe d'Armées du Sud (avril 1919), du Front oriental (juillet) et du Front sud (septembre 1920). Commandant en chef du nouveau front sud contre Wrangel à la fin de 1920. Mission en Turquie (1921-1922). Succède à Trotsky en tant que Commissaire du peuple aux Affaires militaires et navales (1925). Décède pendant une opération chirurgicale. (Note MIA)

52 Le Xe Congrès du PCR(b) s'est réuni à Moscou du 8 au 16 mars 1921. (Note MIA)

53 Il s'agit de la révolte des marins de la Flotte de la Baltique qui éclata du 28 février au 18 mars 1921. (Note MIA)

ces difficultés, était joyeux, plein d'entrain et animait tout le monde autour de lui ; il montait rapidement à la tribune pour répondre d'une façon foudroyante aux chefs de l'opposition.

Le Xe Congrès du parti joua un grand rôle, élaborant les bases de notre nouvelle politique économique⁵⁴ malgré les efforts de l'opposition qui, exploitant les difficultés, se dressait contre la ligne léniniste. Le Congrès adopta une résolution condamnant catégoriquement toute opposition et esprit de fraction. Cronstadt fut pris. Il fallait passer à la nouvelle politique économique afin de raviver rapidement notre économie et guérir les plaies infligées par plusieurs années de guerre impérialiste et les sanglants combats de la guerre civile. Le nouveau cours économique tracé par Lénine se trouvait au centre de son attention, et c'est en partant de là que Vladimir Ilitch envisageait tout le reste.

Au printemps 1921, Lénine me parla un jour des boutiques-chalands que nous avions expédiés dans la région de la Volga. Voyant que ce thème l'intéressait, je soulignai de nouveau les avantages de l'échange direct des marchandises contre le blé des paysans, dispensant ainsi ces derniers de recourir au marché noir.

Vladimir Ilitch me pria de lui téléphoner au bout de quelques jours, après quoi il me fit venir chez lui pour décider de la création sur une large échelle de ces boutiques-chalands. Mon projet (le billet écrit par Vladimir Ilitch à ce sujet figure dans le XXe *Recueil Lénine*) prévoyait la mise en circulation sur la Volga, la Kama et d'autres fleuves de nombreux chalands de stockage chargés de marchandises à l'intention des paysans qui pourraient recevoir en échange de leur blé tout le nécessaire, à l'exemple de ce que nous avons pratiqué avec succès en 1918 et 1919.

Les membres de notre expédition se trouvaient alors à Khiva. On ne pouvait pas commencer l'opération sur la Volga sans ces camarades qui s'étaient fait la main en la matière, mais au Turkestan, où les cadres manquaient tout à fait, on ne les laissait pas partir. Je dus porter plainte, et Vladimir Ilitch demanda au camarade Mirochnikov d'intervenir et téléphona au camarade [Molotov](#), secrétaire du Comité central, en le priant d'adresser un ordre aux camarades du Turkestan sur le renvoi immédiat à Moscou du personnel en question.

A. Tsiouroupa, N. Brioukhanov et encore deux ou trois camarades du commissariat du Ravitaillement faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour accélérer l'organisation de nos boutiques-chalands, mais l'entreprise se heurtait à l'hostilité déclarée d'autres fonctionnaires du commissariat. Vladimir Ilitch, soucieux de développer l'initiative de l'appareil des commissariats, m'envoya d'abord auprès des instances intéressées à notre entreprise et en particulier auprès de Tsiouroupa ou Brioukhanov, ajoutant :

— Renseignez-moi ensuite sur le résultat de vos démarches.

Lorsqu'elles aboutissaient, je me bornais à lui téléphoner. Dans le cas contraire, j'allais le voir. Il réglait lui-même par téléphone les questions avec les commissaires et rédigeait les documents nécessaires. Aussi écrivit-il lui-même l'ordre sur l'organisation de notre expédition.

54 La Nouvelle politique économique (NEP, *Novaïa èkonomitcheskaïa politika*) fut adoptée par le Xe Congrès du Parti communiste en mars 1921 afin de remplacer les mesures économiques du « communisme de guerre ». Avec l'adoption de la NEP, conçue par Lénine comme une « retraite forcée », les relations marchandes sont devenues la forme principale des rapports entre l'industrie nationalisée et l'économie paysanne. La NEP fut d'application jusqu'au Premier plan quinquennal de 1928 et ne prit officiellement fin qu'en 1930 avec la collectivisation forcée des terres. (Note MIA)

Celle-ci, forte de l'appui du gouvernement, prit le chemin de la Volga avec un grand assortiment de marchandises, un plan d'action détaillé et le personnel qu'il fallait. Causant avec moi à la veille du départ, Vladimir Ilitch dit :

— Indépendamment des résultats de votre travail, vous devez surtout expliquer aux paysans, de la façon la plus accessible, qu'ils peuvent maintenant acquérir des marchandises directement contre leur blé sans s'adresser aux spéculateurs. Nous sommes décidés à mettre fin à cette situation. L'impôt en nature permettra aux paysans de mener eux-mêmes leurs affaires.

On était au printemps. Lorsque nous arrivâmes à Tchéboksary, après avoir pris un lot de marchandises à Nijni-Novgorod, une terrible sécheresse sévissait dans la région et, sur l'ordre du commissariat, nous changeâmes d'itinéraire nous dirigeant vers la Kama. Mais là aussi nos efforts restèrent stériles : la famine frappait également ces régions. Au milieu de l'automne, laissant nos marchandises à Perm, pour être envoyées en Sibérie, je revins à Moscou. Lénine ne tarda pas à m'appeler au Kremlin et, mis au courant de la situation et de nos insuccès, il déclara après réflexion : « *Reposez-vous pour le moment.* ».

La nouvelle politique économique du parti commençait à prendre les formes de plus en plus concrètes. On ouvrait des magasins un peu partout, l'industrie artisanale se développait. Sur la place Rouge, le grand magasin d'État (GOUM) commençait à fonctionner ; ses locaux étaient auparavant occupés par le commissariat du Ravitaillement. Vladimir Ilitch me demanda d'observer l'activité de ce magasin à mes heures libres. J'y suis allé plusieurs fois en acheteur et, en voyant Lénine, je me faisais un devoir de lui communiquer que dans tel ou tel rayon les vendeurs étaient grossiers, dans tel autre les marchandises se trouvaient toujours en désordre sous l'œil indifférent des employés, etc. Il est à croire que Lénine intervenait à ce sujet auprès de la direction du magasin, car chaque fois que j'y retournais je ne voyais plus les défauts signalés.

Au début de l'hiver 1921-1922, Lénine attira mon attention sur la nécessité de développer la chasse pour augmenter nos réserves de fourrures, marchandises-devises. « *Entendez-vous avec [Bogdanov](#). Il faut ouvrir la foire d'Irbit. Renseignez-vous auprès de lui, puis venez me voir.* »

Le Conseil supérieur de l'économie nationale avait déjà constitué une commission chargée de préparer l'ouverture de ce marché traditionnel, et je fus envoyé à Irbit dans l'Oural afin de diriger la reconstruction des baraquements de la foire à demi démolis par les bandes de Koltchak. En bois et peu nombreux, ils furent rapidement réparés. Les matériaux dont on avait besoin furent trouvés sur place.

De retour à Moscou, je me suis dépêché de communiquer à Lénine que tout serait prêt à la date fixée pour l'ouverture de la foire, et il me fit savoir à son tour que je devais étudier les autres aspects de cette entreprise, car c'est moi qui allais la présider.

La commission désignée par le Conseil supérieur de l'économie nationale et le commissariat du Commerce intérieur établit l'assortiment des peaux à présenter à la foire conformément à la demande du marché sibérien, traça le programme et les règles du commerce forain et nomma le comité de foire composé de représentants du Conseil de l'économie nationale, du commissariat du Commerce extérieur et de l'Union centrale des coopératives. Désigné président du comité de foire par le Conseil du travail et de la défense, je pris de nouveau le chemin d'Irbit.

— Élevez le plus haut possible le prestige de la foire, m'avait dit Lénine avant mon départ. Il faut expliquer aux Tongouses, aux Tchouktches que nous voulons acheter leurs fourrures, et non les leur enlever, afin de les pousser à développer la chasse comme auparavant. C'est nécessaire. N'épargnez pas vos efforts dans ce sens.

La foire close, nous regagnâmes Moscou où Lénine nous reçut très bien. J'avais trimé dur là-bas, et Lénine, devinant les immenses difficultés auxquelles je m'étais heurté, m'encourageait et m'aidait par tous les moyens.

Le 14 avril 1922, je présentai au Conseil du travail et de la défense un rapport sur les résultats de la foire d'Irbit, et ces résultats ainsi que mon activité furent reconnus satisfaisants. Quelque temps après, Lénine me convia à participer à l'organisation de la foire de Nijni-Novgorod.

— Nous voulons l'ouvrir et en tirer tout le profit possible. Je vous prie donc de lui accorder votre attention. On m'a dit que la foire de Nijni-Novgorod a beaucoup souffert, il faut la rétablir. Si je ne me trompe, en dirigeant le conseil des chômeurs vous aviez affaire à des travaux de ce genre. Et si vous alliez là-bas pour constater de visu l'état de choses ? Le devis établi à cette fin – 1 million 600 mille roubles – me semble trop fort. Nous ne pouvons pas nous permettre actuellement de dépenser des sommes pareilles ! Essayez de les réduire.

Mandaté par la commission chargée d'organiser la foire et aussi par le Conseil du travail et de la défense qui l'avait constituée, je me suis rendu en avril à Nijni-Novgorod où j'établis bientôt un nouveau devis des travaux de reconstruction, le réduisant à 180 000 roubles, comme Lénine l'avait voulu. Les bâtiments de la foire de Nijni-Novgorod étant vieux de plus d'un siècle, il était vraiment irrationnel de vouloir dépenser une somme folle à les réparer fondamentalement, lorsqu'on pouvait se borner à les mettre en état de servir tant bien que mal huit ou dix ans.

De mes entretiens avec Lénine, j'avais conclu que selon lui l'essentiel dans notre travail à la Bourse et aux foires consistait à ne pas permettre aux commerçants privés de tromper l'Etat, à opposer à leur astuce notre propre expérience en affaires. Revenu de Nijni-Novgorod, je me suis rendu au Kremlin. Lénine, rétabli après sa maladie, présidait à ce moment la séance du Conseil des Commissaires du Peuple. Pendant la pause, il s'éloigna dans un coin avec moi pour me demander d'un ton amical :

— Et la foire ? A-t-elle été profitable ? Nous n'avons pas permis à ces commerçants de nous mettre dedans, j'espère ?

— Non, Vladimir Ilitch ! Non, naturellement ! Nous avons tout fait pour parer leurs manœuvres.

— Je le crois bien ! Vous vous connaissez au jeu, vous !

Et remarquant ma confusion :

— Mais ce n'est pas mal, voyons ! C'est même un bonheur d'avoir parmi nous des camarades capables de déjouer ces supercheries.

Pendant la période de transition à la nouvelle politique économique, Lénine avait souligné plus d'une fois la nécessité d'admettre l'existence des commerçants privés pour accélérer les échanges commerciaux et laisser aux communistes le temps d'accroître leur expérience dans le domaine en s'appuyant sur celle des commerçants privés. Cela nous coûtait bien cher, mais il n'y avait pas d'autre issue. Tout en tirant parti de l'énergie et du savoir-faire des commerçants privés, nous devions nous tenir sur nos gardes pour ne pas être leurs dupes et les éliminer ensuite, les exclure entièrement de notre vie économique en plaçant le commerce sous le signe de l'initiative communiste ; en le concentrant tout à fait entre les mains de l'État, des coopératives soviétiques.

Guidés en tout par les préceptes de Lénine, nous nous faisons un devoir de les appliquer également aux affaires foraines et boursières, mais étant malade, il ne pouvait malheureusement plus nous aider en cela.

Un jour d'automne de 1923, je rencontrai dans un couloir du Kremlin Maria Ilinitchna accompagnée de deux camarades portant à la hâte un fauteuil et une couverture. Eloigné du travail à Gorki, du travail qu'il aimait tant, Lénine, trompant la vigilance des médecins, s'était fait conduire en voiture au Kremlin puis était passé au Conseil des Commissaires du Peuple, et on devait maintenant le transporter de nouveau à Gorki. Tandis qu'on roulait le fauteuil où on l'avait installé, chacun se cachait sur son chemin pour lui éviter toute émotion, et je me suis abrité moi aussi derrière le Prince des Canons, à peu de distance. Passant, entouré de sa sœur, du docteur et de plusieurs gardes, Vladimir Ilitch m'aperçut cependant et me salua agitant sa casquette en l'air, tandis que je m'élançais pour lui serrer la main. Je n'allais plus jamais le revoir.

Lénine tel qu'il fut, tome 2. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1959, pp. 134-147.